



**HAL**  
open science

## Jarry lauréat : Les concours mensuels de L'Écho de Paris (1892-1894)

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. Jarry lauréat : Les concours mensuels de L'Écho de Paris (1892-1894). XIIe Colloque des Invalides, Oct 2008, Paris, France. pp.103-122. hal-00987311

**HAL Id: hal-00987311**

**<https://hal.science/hal-00987311v1>**

Submitted on 5 May 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**JARRY LAURÉAT**  
**Les concours mensuels de *L'Écho de Paris* (1892-1894)**  
*Julien Schuh*

Jarry commence sa carrière en participant à un vulgaire concours littéraire. Ses quatre premiers textes publiés, entre mars et août 1893, le sont en effet dans *L'Écho de Paris littéraire illustré*, supplément hebdomadaire de *L'Écho de Paris*, puis dans le journal lui-même quand le supplément devient mensuel. Les raisons qui expliquent sa participation sont multiples : désir de gloire et de publicité, émulation<sup>1</sup>, appâts du gain — sans compter la pression amicale de Léon-Paul Fargue. Mais ces détails sont connus ; il est plus intéressant d'aborder les choses sous un autre angle, en se demandant ceci : pourquoi Jarry gagne-t-il à quatre reprises, alors que ses envois sont, on peut l'avouer, assez peu originaux ? Surtout, que gagne-t-il vraiment à participer à ce concours ? L'argent en est-il le prix véritable ?

### **Le concours**

*L'Écho de Paris* avait déjà organisé un concours de prose et de poésie en 1890, d'une tenue certaine : plus de 1660 concurrents avaient été attirés par les prix de 500 francs pour les meilleurs contes et chroniques, choisis par un jury d'exception (Banville, Bourget, Cladel, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Maupassant, Mendès, Mirbeau et même Zola, parmi d'autres). On réitère l'expérience en septembre 1892, avec des ambitions plus réduites : le 2 septembre a lieu le lancement des « CONCOURS MENSUELS POUR LES CONTES ET POUR LES POÈMES ». Le jury n'accepte que 300 candidatures par mois, les envois surnuméraires étant reportés au mois suivants. Les prix ne sont plus que de 100 francs (un en poésie, trois en prose<sup>2</sup>). Dans le jury, on trouve Catulle Mendès et Marcel Schwob, alors secrétaire pour la rédaction du supplément littéraire (autant dire qu'il faisait tout le travail<sup>3</sup>) ; mais aussi les anciens lauréats, à qui on demande de venir prêter main forte au jury qui semble crouler sous les envois :

C'est en nombre très considérable déjà que les manuscrits (prose et vers) sont arrivés à *l'Écho de Paris illustré*. [...] Nous prions instamment les poètes à qui ont été décernés des prix et des mentions au concours de 1890 de vouloir bien venir prendre part aux travaux du jury<sup>4</sup>.

La composition exacte du jury reste à établir ; Paul Margueritte, convoqué à « faire partie du Jury des Concours », refusa en prétextant son éloignement<sup>5</sup>. Vallette en est sans doute. Les

---

<sup>1</sup> Adrien Vély, romancier et conteur, participa au concours en septembre 1892 ; Noël Arnaud affirme qu'il s'agit du pseudonyme d'un des camarades de Jarry à Henri IV, Videcoq-Wély (*Alfred Jarry : d'Ubu roi au Docteur Faustroll*, Paris, La Table Ronde, coll. Les Vies perpendiculaires, 1974, p. 23). Mais Vély est né en 1864, presque dix ans avant Jarry. Son texte, « Une lecture », est réservé au concours le 2 octobre 1892, primé le 18 décembre, mais ne paraît que le 1<sup>er</sup> décembre 1893 dans *L'Écho de Paris* ; il est créé au théâtre des Capucines le 20 octobre 1898, et fait l'objet d'une plaquette éditée par Lévy la même année.

<sup>2</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 2 septembre 1892, p. 2. Le jury accordera souvent des demi-prix pour récompenser davantage de candidats ; Jarry partagera ainsi son premier prix de poésie avec Jacques Crévelier pour « Idylle nocturne ».

<sup>3</sup> Jules Renard note la promotion de Schwob le 15 avril 1891 : « Schwob m'apprend que *L'Écho de Paris* aura un supplément et que Mendès l'appelle à la direction. Je félicite Schwob comme un oncle à héritage, et mon affection pour lui ne m'empêche pas de songer à l'utile » (*Journal*, Paris, Laffont, coll. Bouquins, 1990, p. 72).

<sup>4</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 18 septembre 1892, p. 2. On adresse la même demande aux prosateurs.

règles de participation se veulent strictes : les manuscrits doivent parvenir non signés mais individualisés par une devise, et accompagnés d'une enveloppe cachetée reproduisant la devise où l'auteur aura glissé son nom.

D'après les encarts que le jury insère fréquemment dans le supplément puis dans le journal, le succès est au rendez-vous, au moins au début. Le concours d'octobre 1892 est ainsi clos le 25, « étant donné le grand nombre de manuscrits qui nous sont parvenus<sup>6</sup> » — ce qui signifie plus de 300 participations mensuelles. Or que constate-t-on ? Parmi ces centaines de candidats, sur les dix neuf mois que dure le concours, ce sont toujours les mêmes qui gagnent ; et ces jeunes auteurs si talentueux sont, bien souvent, des connaissances de Mendès et de Schwob. Ils font partie de ces groupes aux limites floues qui passent leurs nuits au Café d'Harcourt, comme le révèle une lettre de Camille Mauclair, l'un des lauréats lui aussi, qui réagit au palmarès du concours de mars 1893 où avaient été élus « Guignol » de Jarry (première manifestation imprimée du Père Ubu) et « Les Fous » d'Édouard Julia<sup>7</sup> :

Qu'est-ce que c'est, Alfred Jarry ? *Guignol*, c'est bien, c'est très-bien ! C'est mécanique et tout à fait bizarre écriture... j'aime ça. Et puis j'ai trouvé des strophes belles dans les vers de Julia. Si je vais mardi au d'Harcourt, je le lui dirai<sup>8</sup>.

Avec cinq récompenses, le grand vainqueur de ces concours est Henri Barbusse<sup>9</sup>. Après un premier prix de poésie en octobre 1892, l'ancien élève de Mallarmé et de Bergson devient vite très proche de Schwob, même s'il ne le connaissait pas auparavant, comme l'attestent les lettres que lui adresse l'auteur du *Livre de Monelle* dès le mois de décembre :

Cher monsieur, vous m'avez donné le plus grand plaisir, en venant causer avec moi mercredi — et j'ai relu votre pièce de vers que j'aime infiniment. Cela vous plairait-il d'entendre samedi soir la pièce de Paul Hervieu : *Les Paroles restent* ? Paul Hervieu est un homme du plus grand talent. Si vous voulez, dites-moi que vous me rejoindrez samedi à huit heures vingt au Café Américain, près du Vaudeville. C'est presque votre quartier. J'ai d'ailleurs à vous parler de jeunes poètes qui veulent vous connaître<sup>10</sup>.

Ses victoires en janvier et février 1893 n'étonnent donc pas, pas plus que l'invitation qui lui est faite, après sa cinquième victoire, de passer du côté des jurés :

On se souviendra que M. Henri Barbusse, qui obtient aujourd'hui un prix de prose avec sa nouvelle *L'Ami*, a déjà été couronné quatre fois au concours de poésie : nous prions instamment M. Henri Barbusse de bien vouloir faire partie du jury pour la prose et du jury pour la poésie<sup>11</sup>.

---

<sup>5</sup> Paul Margueritte, lettre inédite à Catulle Mendès, 19 septembre 1892, catalogue *Arts et Autographes*, Jean-Emmanuel Raux, n° 16914.

<sup>6</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 25 octobre 1892, p. 2.

<sup>7</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 23 avril 1893, p. 2-3.

<sup>8</sup> Camille Mauclair, lettre à Marcel Schwob, sans date [fin avril 1893], Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

<sup>9</sup> Voir en annexe la liste des lauréats.

<sup>10</sup> Marcel Schwob, lettre à Henri Barbusse, 2 décembre 1892, dans John Alden Green (éd.), *Marcel Schwob. Correspondance inédite précédées de quelques textes inédits*, Genève, Droz, 1985, p. 124-125.

<sup>11</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 19 mars 1893, p. 2.

*Ex aequo* avec Barbusse, Louis Roland, qui n'a pas laissé beaucoup de traces dans l'histoire littéraire, sinon un recueil, *Petits Poèmes*, daté de 1889 et préfacé par Catulle Mendès lui-même. Mendès n'aura pas voulu renier ses louanges préfacières en accordant moins de cinq fois les palmes à l'un de ses protégés. Le troisième à avoir bénéficié cinq fois des largesses du jury des concours de *L'Écho de Paris littéraire illustré* est par contre un inconnu, Raymond Genaux ; mais la proximité de ses textes avec les thèmes en faveur à l'époque explique sans doute ses réussites.

Avec quatre victoires, deux futurs amis : Édouard Julia et Alfred Jarry. Julia est inséparable d'Henri Barbusse, et sa présence à ses côtés sur le piédestal des concours n'est guère étonnante ; d'autant qu'il fréquentait, comme on l'a vu, Maclair et compagnie au d'Harcourt. Julia se lia si bien d'amitié avec Schwob qu'il lui tint compagnie le soir de la mort de Vise, la petite prostituée que Schwob allait transfigurer en Monelle, le 7 décembre 1893<sup>12</sup>. La présence de Jarry est plus inexplicable : comme Genaux, c'est un inconnu dans ce petit monde, et l'un des seuls à réellement percer grâce au concours.

Dans le camp des trois fois victorieux, on retrouve des littérateurs qui, s'ils sont peu connus, ont déjà tous publié qu'un poème, qu'une prose dans l'un des organes de la presse symboliste. Ainsi de Georges Didier, collaborateur occasionnel de *La Plume* et habitué de ses Soirées, où il poussait la chansonnette<sup>13</sup> ; il avait déjà fait jouer des morceaux comiques au cercle dramatique *La Rampe*, créé le 8 janvier 1892<sup>14</sup>. Il donne à *L'Écho* des croquis de la vie parisienne : « Confidences » d'une petite prostituée (27 novembre 1892), explications des combines d'un mendiant aveugle (« Ayez pitié », 2 juillet 1893), scènes de la vie de cocotte (« Théodore », 19 janvier 1894). Fernand Ferrier fait plutôt dans le conte ou le poème mièvre ; il avait déjà publié un poème dans *La Plume* en octobre 1892<sup>15</sup>. Edmond Pilon (1874-1945), enfin, a lui aussi trois victoires à son actif, en juin, novembre et décembre 1893. Ce même mois, il fait paraître dans *L'Ermitage* un conte dédié à Schwob<sup>16</sup>, écrit dans la lignée du *Roi au masque d'or* — manière de remercier celui qui l'avait fait lauréat, comme Jarry lui dédiera *Ubu Roi*. On retrouvera d'ailleurs Edmond Pilon aux côtés de Jarry au sommaire de la petite revue *L'Art littéraire*, début 1894.

Signalons encore quelques têtes qui dépassent dans le rang des lauréats du concours, tel Mario de Saint-Ygest (deux victoires) : une lettre de Villiers de l'Isle-Adam à Mallarmé nous apprend qu'il l'importuna de ses visites en 1889 :

Les visites me font mal et tu serais gentil si tu le disais, comme tu sais dire les choses délicates, — Mickhaël [sic, pour Éphraïm Mikhaël], qui est plein de talent, et le jeune Mario de Saint-Ygest sont venus, cela m'a fait parler. Cela me tue<sup>17</sup>.

---

<sup>12</sup> Sylvain Goudemare, *Marcel Schwob ou les vies imaginaires*, Paris, Le Cherche Midi Éditeur, coll. Documents, 2000, p. 149.

<sup>13</sup> Comme « Au Conservatoire », « Créée par l'auteur aux Soirées de LA PLUME », que l'on peut lire dans *La Plume*, n° 61, 1<sup>er</sup> novembre 1891, p. 381-382.

<sup>14</sup> « Quinzaine dramatique », *Revue d'art dramatique*, 15 avril 1892, p. 121-124.

<sup>15</sup> Fernand Ferrier, « Vieille Croix », *La Plume*, n° 83, 1<sup>er</sup> octobre 1892, p. 421.

<sup>16</sup> Edmond Pilon, « Épiphanie », *L'Ermitage*, n° 12, décembre 1893, p. 346-350.

<sup>17</sup> Auguste Villiers de l'Isle-Adam, lettre à Stéphane Mallarmé, 29 avril 1889, dans Joseph Bollery (éd.), *Correspondance générale de Villiers de l'Isle-Adam et documents inédits*, t. II, Paris, Mercure de France, 1962, p. 280.

Ce poète<sup>18</sup> devait fréquenter les anciens de la première *Pléiade*, puisque Pierre Quillard lui dédie « Ressouvenir » dans *La Gloire du Verbe* en 1890<sup>19</sup>. Il était lié à Raphaël, le fils aîné de Catulle Mendès et d'Augusta Holmès<sup>20</sup>. Il doit sans doute à Mendès ses victoires ; ce dernier donne d'ailleurs l'adresse du jeune écrivain à Schwob, chargé de lui faire corriger l'un de ses textes primés : « Avez-vous prié Mario de S<sup>t</sup>-Ygest de changer sa faute de français<sup>21</sup> ? »

Deux victoires également pour l'ancien directeur de la seconde *Pléiade*, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : sous le pseudonyme d'Ajax, il remporte le premier prix de prose mis à la compétition en septembre 1892 avec un texte satirique, « La Vaccine du génie<sup>22</sup> », qui fait ensuite l'objet d'une plaquette auto-éditée<sup>23</sup>, dédiée à la mémoire de G.-Albert Aurier qui venait de mourir. Le recours au pseudonyme s'explique par l'affaire des manuscrits d'Alphonse Daudet, que Brinn'Gaubast était accusé d'avoir dérobés et vendus, par l'entremise de Léon Deschamps, le directeur de *La Plume*. D'où exil infamant en Turquie, après des coups portés dans *La Plume* par Georges Bonnamour<sup>24</sup>. Tout le monde savait en tout cas qui se cachait derrière Ajax, puisque les attaques voilées contre l'auteur de « La Vaccine du génie » fusèrent dans la presse :

**La Vaccine du Génie**, par Ajax. — « ... il m'a répété que, pour l'homme de génie, l'égoïsme est un devoir ; qu'à son cerveau, il doit immoler même ses affections les plus saintes. » Après cette citation, vous reconnaîtrez Ajax... ? Tout l'homme est là. Aussi cette brochure est-elle une autobiographie (l'auteur n'a jamais pu écrire autre chose) à laquelle sont mêlés de trop près deux confrères, dont un ami, F.C..., pour que j'en dise plus long sur ce périlleux sujet<sup>25</sup>.

D'ailleurs Julien Leclercq, dans *Le Mercure de France*, ne fait même pas semblant d'ignorer le nom de l'auteur, son ami (ils étaient tous deux très liés à Aurier) :

**La Vaccine du Génie**, par Ajax (chez l'auteur, 39, rue Froide, Caen). — C'est la nouvelle, d'une psychologie remarquable, couronnée au premier concours de l'*Écho de Paris*, et dont son auteur, M. L.-P. de Brinn'Gaubast, a fait exécuter un tirage à part<sup>26</sup>.

Deux victoires encore pour Gabriel de Lautrec : ce disciple d'Allais, à Paris depuis 1889, ne devait sans doute pas être inconnu de la rédaction d'un supplément où s'affichait souvent le nom de son mentor ; il était lui aussi un habitué des Soirées de *La Plume*, où il se faisait

---

<sup>18</sup> On trouve un de ses textes, « Les Constellations », dans *La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* (15 juillet 1888, p. 148).

<sup>19</sup> Pierre Quillard, *La Gloire du Verbe*, Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1890, p. 41.

<sup>20</sup> Agnès de Noblet, *Un Univers d'artistes. Autour de Théophile et de Judith Gautier*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 161.

<sup>21</sup> Catulle Mendès, lettre à Marcel Schwob, sans date, Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

<sup>22</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 16 octobre 1892, p. 2-3.

<sup>23</sup> Ajax, *La Vaccine du génie. Prose couronnée au 1<sup>er</sup> Concours Mensuel de l'Écho de Paris*, Paris, Imprimerie de la Presse, 1892.

<sup>24</sup> Sur cette affaire, voir Philippe Oriol, « La Fondation du Mercure de France. Documents nouveaux », *Au Balcon*, n° 6, juin 1995, p. 184-188 ; Jean-Jacques Lefrère et Philippe Oriol (éd.), *Le Journal inédit de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast*, Horay, 1997.

<sup>25</sup> Léon Deschamps, « Critique littéraire », *La Plume*, n° 86, 15 novembre 1892, p. 493. Dans la nouvelle, Ajax est jaloux d'un ami plus doué que lui, Achille ; il devient son secrétaire et sabote le roman qu'il copie sous sa dictée pour le faire passer pour fou.

<sup>26</sup> J. L. [Julien Leclercq], « Les Livres », *Le Mercure de France*, n° 37, janvier 1893, p. 85.

remarquer : « de Lautrec, Hauser, Gauche se faisaient apprécier chaque soir davantage<sup>27</sup> ». Enfin, Henry Gauthier-Villars ne rechigne pas à envoyer de la copie au concours, et sous son vrai nom encore — mais son pseudonyme de Willy apparaît entre parenthèse lors de l'annonce de sa victoire au concours de prose du mois d'août 1893<sup>28</sup>.

Les principaux lauréats du concours ne sont donc pas des inconnus. Que deviennent les centaines d'autres textes envoyés chaque mois ? La question se pose de manière encore plus pressante lorsque l'on constate que les textes primés sont souvent des textes déjà réservés aux concours des mois précédents. Les jurés mettaient en effet de côté certains textes qui n'avaient pas obtenu de prix, mais méritaient de concourir à nouveau les mois suivants. Ainsi, dans les trois premiers mois d'existence du concours, quatre textes réservés en septembre gagnent des prix en octobre, (« Le petit jardin »), novembre (« Une Lecture ») et décembre 1892 (« Forgeron », « Nocturne ») ; trois textes réservés en octobre gagnent en novembre (« Pékin de Bahut »), décembre 1892 (« Le Secret de l'Infidèle ») et janvier 1893 (« La Vengeance de l'œuvre ») ; deux textes réservés en novembre gagnent en décembre 1892 (« Les Entraîneurs ») et, sommet de la mise de côté, en octobre 1893 (« Veille d'hiver » de Genaux). À quoi bon réclamer des candidats, si le jury ne récompense que les premiers textes reçus ?

Pourquoi cette concentration des prix dans un petit groupe de littérateurs ? En réalité, le fonctionnement même du concours, qui devait être des plus rigoureux, est biaisé : rappelons que les anciens lauréats deviennent membres du jury après un certain nombre de victoires. Il leur est très facile, ensuite, de défendre le texte d'un ami, malgré la clause d'anonymat. Jarry, qui participe pourtant encore au concours, assiste aux réunions du jury dès mai 1893, comme on l'apprend dans une lettre de Léon-Paul Fargue : « parle-moi de ces séances à l'Echo et dis-moi ce que tu y vois, ceux que tu remarques et ceux que tu connais<sup>29</sup> ». Fargue peut donc assurer son père qu'il a « un poème vigoureusement défendu à l'Echo de Paris<sup>30</sup> ». Toutes les conditions sont réunies pour qu'en fait de concours, on assiste à l'autocongratulation de quelques amis, déjà en partie liés aux milieux littéraires, par voie de presse.

### **Le cas Mauclair**

Camille Mauclair gagne le prix de prose du concours de janvier 1893 ; il est déjà à cette date très lié avec Schwob. Ses lettres inédites de l'époque du concours permettent de voir au plus près comment on y place un conte. Mauclair, fauché, a besoin des 100 francs de prix ; il envoie donc à Schwob un poème avec les deux enveloppes de rigueur, certes, mais glissées dans une lettre signée, ce qui réduit tout de même fortement l'anonymat de la chose :

Mon cher ami,

J'ai été pris subitement d'un mal de gorge assez violent, par ce brouillard terrible de lundi soir ; et comme je suis encore très-mal remis de mes congestions pulmonaires, je suis forcé de rester chez moi tant que ce temps durera, heureux encore qu'il ne m'arrive rien de pis. Voilà pourquoi je n'ai pu venir à l'Echo mardi soir comme il était convenu.

---

<sup>27</sup> Léon Maillard, *La Lutte idéale. Les Soirs de La Plume*, Paris, Paul Sevin / La Plume, 1892, p. 45.

<sup>28</sup> *L'Écho de Paris*, 3 septembre 1893, p. 1.

<sup>29</sup> Léon-Paul Fargue, lettre à Alfred Jarry, 5 mai 1893, *L'Étoile-Absinthe*, n° 43-45, 1989, p. 21.

<sup>30</sup> Léon-Paul Fargue, lettre à Léon Fargue, 4 mai 1893, *L'Étoile-Absinthe*, n° 43-45, 1989, p. 56.

Je vous envoie ci-joint mon poème recopié, avec les deux enveloppes selon la formule. Pour la nouvelle, je vais tâcher d'en faire une d'ici la fin de la semaine. J'en ai bien retrouvé chez moi, mais elles sont impossibles de luxure et de sacrilège. L'une raconte l'histoire d'une fille de rabbin se faisant sodomiser à travers une hostie (aventure véridique d'il y a un an !!), l'autre est à peu près autant « Jeanne Jacquemin ». Il est donc plus que probable que je vais me décider à écrire « Belle mer aux Iles Sanguinaires », plus acceptable<sup>31</sup>.

Mauclair n'hésite pas non plus, on le voit, à annoncer le titre de la prose qu'il enverra au concours ; là aussi, l'anonymat est virtuel. Après l'envoi de son conte, il n'en reste pas là, et multiplie les attentions pour Schwob, tout en prenant la température du jury à l'égard de son envoi. Il arrange ainsi en janvier 1893 un projet d'édition illustrée de *La Chaîne d'or*, de Théophile Gautier, auprès de l'éditeur Ferroud, qui avait demandé une préface à Schwob :

Je sors de chez Ferroud, mon cher Schwob, je lui ai beaucoup fait la leçon pour votre livre ; et il m'a autorisé à vous dire qu'il acceptait parfaitement d'éditer avec illustrations de Rochegrosse<sup>32</sup> ; il demande seulement un peu de temps, ayant déjà plusieurs ouvrages en train. Mais *il accepte*. D'autre part j'ai achevé de décider Rochegrosse. Donc, je suis heureux de pouvoir vous dire que voilà une affaire conclue, sauf la réserve de temps que nécessite, vous le savez, toute illustration et édition de luxe.

Votre Mauclair

Et pour moi, avez-vous des nouvelles<sup>33</sup> ?

Ces nouvelles concernent sans doute les délibérations du jury pour le concours de janvier, où Mauclair avait envoyé « Mer belle aux îles sanguinaires » en demandant à Schwob de l'aider à remporter les 100 francs de prix ; c'est bientôt chose faite (contrairement au livre chez Ferroud, qui attendra 1896), les résultats étant annoncés le 5 février. Mauclair s'empresse de remercier Schwob en faisant l'étonné :

Je lis dans l'Echo que j'ai un prix pour ma nouvelle. Vallette me l'avait déjà fait pressentir hier au soir, au Mercure. Je ne m'attendais plus du tout à cela. Je devine bien que c'est vous, et vous seul, qui avez sauvé de l'oubli mon manuscrit, et que je ne dois remercier que vous en cette affaire : ce que je fais de tout mon cœur.

Je voudrais bien vous voir. J'irai à l'Echo vers six heures demain, pour vous serrer la main et savoir un peu comment tout ça s'est passé<sup>34</sup>.

Son texte en prose gagne un prix de poésie — il n'y avait qu'un prix de prose par mois, et il devait être déjà attribué. Mais la publication, et donc la galette, tardent un peu à son goût :

Je vois avec quelque inquiétude que l'Echo de ce matin n'annonce encore pas ma nouvelle pour le supplément. Je voudrais bien savoir au moins si samedi prochain j'y puis compter. C'est en effet le seul samedi qui reste dans le mois de février, et en cas de non-insertion cela me rejeterait

---

<sup>31</sup> Camille Mauclair, lettre à Marcel Schwob, sans date, Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

<sup>32</sup> Georges-Antoine Rochegrosse, peintre académique que Mauclair défendra souvent dans ses chroniques d'art.

<sup>33</sup> Camille Mauclair, carte postale à « Monsieur Marcel Schwob, 2 rue de l'Université », tampon du 7 janvier 1893, Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

<sup>34</sup> Camille Mauclair, lettre à Marcel Schwob, « Mercredi » [8 février 1893 ?], Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

en mars, par conséquent en avril pour le paiement, puisqu'il paraît qu'on paie tous les 6 les comptes du mois précédent. Je vous en prie, écrivez-moi un mot là-dessus, voyez si je puis compter que, mon conte passant samedi, l'on me paie le 6 mars prochain : j'en serais bien content<sup>35</sup>.

Le texte de Mauclair paraît en effet le 26 février 1893. Mauclair, toujours dans le besoin, demande l'appui de Schwob pour un autre envoi, accompagné d'une lettre câline :

Je vous adresse ci-joint un conte pour le concours de l'Écho, et vous seriez infiniment aimable de me continuer pour lui la bonne amitié que vous m'avez montrée quant au premier — car j'en aurais autant et même peut-être plus besoin encore, à l'heure présente ! Si donc vous voyez qu'il soit possible de faire quelque chose, je compte sans hésiter sur votre obligeance et je vous remercie de ce que vous pourrez faire.

Vous savez que votre princesse Morgane de l'autre jour est une de vos belles figures rouges<sup>36</sup>.

Suivent deux pages de louanges du conte de Schwob, « Le miroir de sang », où figure cette princesse Morgane, paru dans *L'Écho de Paris* du 22 avril. Le texte de Mauclair est réservé au concours de juin 1893<sup>37</sup> ; il s'intitule « Le Triomphe du sang », et on peut imaginer que Mauclair s'était inspiré du conte de Schwob pour s'assurer une victoire :

J'ai vu que mon « Triomphe du Sang » était réservé pour le prochain concours. Je voudrais bien qu'il pût être pris le mois prochain, car je suis dans une situation très-ennuyeuse, plus ennuyeuse que jamais depuis quelques jours, et cela me rendrait bien service. Je sais que vous faites pour moi tout le possible, ainsi je ne vous dis cela qu'à titre de renseignement, et parce que je suis si embêté que je ne puis me défendre de le dire à mes amis<sup>38</sup>.

Malheureusement pour Mauclair, Schwob n'a que très moyennement apprécié la façon dont il monopolisa l'attention de Maeterlinck lorsque ce dernier s'était rendu à Paris, en mars 1893, pour préparer la représentation de *Pelléas et Mélisande*, que Schwob avait revu en vue de sa mise en scène. Mauclair considérait un peu le dramaturge comme son bien propre : « Vu Maeterlinck montré sur le boulevard par Camille Mauclair<sup>39</sup> », note Jules Renard dans son journal le 13 mars 1893. Mauclair fut obligé de se défendre des attaques de Schwob, qui l'accusait de cacher Maeterlinck, et lui proposa une rencontre au café Gutenberg, prétextant que Mirbeau lui-même n'avait fait que croiser le maître<sup>40</sup>. On comprend dans ces conditions que les envois suivants de Mauclair pour le concours de *l'Écho de Paris* n'aient plus obtenu de prix.

### Les textes primés

La provenance des participants et les conditions du concours n'engagent pas à l'originalité ; on peut délimiter quelques grands types de textes, qui couvrent la quasi-totalité

---

<sup>35</sup> Camille Mauclair, carte lettre à « Monsieur Marcel Schwob, 2 rue de l'Université », tampon du 17 février 1893, Arts du Spectacle, MS. Mn 87

<sup>36</sup> Camille Mauclair, lettre à Marcel Schwob, sans date [fin avril 1893], Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

<sup>37</sup> *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 9 juillet 1893, p. 2.

<sup>38</sup> Camille Mauclair, lettre à Marcel Schwob, sans date [juillet 1893], Arts du Spectacle, MS. Mn 87.

<sup>39</sup> Jules Renard, *Journal*, éd. cit., p. 123.

<sup>40</sup> Camille Mauclair, lettre à Marcel Schwob, sans date, Arts du Spectacle, MS. Mn 87.



des œuvres primées. Dans la catégorie Poésie, on trouve principalement des élégies douces, contant des amours impossibles et des caresses mélancoliques. Les femmes sont des sœurs, les paysages sont gris, l'automne et l'hiver glacent le cœur, comme le chante Henri Barbusse dans « Adieu » :

L'aube est encore pâle et c'est bien loin, demain...  
Inclinez vos fronts purs en passant sous les branches,  
Et puis toutes les deux, très douces et très blanches,  
Allez dans les champs gris en vous donnant la main<sup>41</sup>.

Amours blondes et bucoliques également pour Jacques Crévelier, auteur d'un « Platonisme » primé au concours de décembre 1892 :

Elle était délicate et ses mains étaient frêles ;  
Des brins d'herbes passaient entre ses doigts pâlis,  
Et dans ses cheveux blonds elle avait mis des lys  
Où de grands papillons venaient poser leurs ailes<sup>42</sup>.

On donne aussi beaucoup dans le mysticisme bon enfant, comme Édouard Julia :

Ne vous attristez pas de pauvres airs d'adieu,  
Votre faiblesse a peur de ma voix douloureuse,  
Entourez de repos votre âme bienheureuse,  
Dans la barbe si blanche et bonne du Bon Dieu<sup>43</sup>.

Ou dans le baudelairisme, comme Gabriel de Lautrec, qui réécrit sans vergogne le sonnet « Recueillement » des *Fleurs du Mal* :

Voici venir la nuit, mon âme, et l'heure sainte [...].

Voici s'évanouir le passé grandiose  
Et la plainte éternelle où frissonna son nom,  
Et parmi tes sanglots, descendre la nuit close  
Qui doit anéantir ton rêve et ta raison<sup>44</sup>.

La prose, elle, est plus fréquemment naturaliste ; on affectionne les tranches de vie avec une chute bien amenée. Deux sous-registres ici : la vie des prolétaires et celle des cocottes. Dans la première catégorie, Paul Perrin donne une scène satirique, « L'exemple (moralité) », où il vante les vertus érectiles de l'alcool<sup>45</sup> ; Maurice Lemerancier conte les « élections à Criqueville », croquant le parler local : « Mais qui que j'mettrons dans notre baire ; avec qui

---

<sup>41</sup> Henri Barbusse, « Adieu », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 13 novembre 1892, p. 2.

<sup>42</sup> Jacques Crévelier, « Platonisme », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 15 janvier 1893, p. 2.

<sup>43</sup> Édouard Julia, « Vous irez vers la plaine », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 22 janvier 1893, p. 2.

<sup>44</sup> Gabriel de Lautrec, « L'Absinthe », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 9 juillet 1893, p. 2.

<sup>45</sup> Paul Perrin, « L'exemple (moralité) », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 9 octobre 1892, p. 3.

que j’f’rons cui’ not’ fricot ; avec qui que j’laverons les casterolles<sup>46</sup> ? » Dans la seconde catégorie, on voit défiler les récits de petites prostituées qui expliquent comment elles en sont arrivées là, femmes-sphinx sans énigme, le tout enrobé dans un érotisme léger et vantard qui devait plaire à Catulle Mendès — tel le deuxième envoi d’Ajax-Brinn’Gaubast, qui narre une aventure avec une femme mariée : « Misérable femelle, m’auras-tu fait souffrir ! Mais désormais du moins, belle sphynge, je n’ignore plus ton mot d’énigme<sup>47</sup> ». Le jury récompense également des récits comique à la Allais, ou des scènes satiriques, comme « La Vengeance de l’œuvre » de Jules Méry, qui n’était pas non plus un inconnu, ayant participé à la fondation du Théâtre d’Art où il donna de nombreux textes, et collaborateur régulier de plusieurs périodiques, dont *Le Mercure de France*, les *Écrits pour l’Art* ou l’*En-Dehors*<sup>48</sup>. Son « Drame » met en scène l’incarnation d’une Idée dans une œuvre théâtrale :

L’œuvre (*avant la séance*). — Je SUIS !

Le Poète. — Enfin !

Le Régisseur. — Pan ! pan ! pan !

Les Acteurs. — ... « l’œuvre »....

Monsieur Sarcey (*mélancolique*). — Il est dit que je ne comprendrai jamais rien !

Un anarchiste enthousiaste démolit Monsieur Sarcey.

Le Public I. — (*Les Bourgeois*). *Ils sifflent.*

II. — (*Les prolos*). *Ils applaudissent sur le dos des bourgeois.*

Le Ministère. — « Article unique : Défense de jouer ça<sup>49</sup> ! »

Dans la lignée de Baudelaire, Poe, Maupassant, Gautier et Schwob lui-même, on trouve un nombre appréciable de contes fantastiques, usant des ressorts de l’ésotérisme nocturne ; on ne compte plus les récits de veillées mortuaires. Victor Guilloux opère dans cette veine ; dans son conte « Nocturne », le narrateur est fasciné par une femme se promenant nue sous son manteau. Il la cherche lors d’une nuit de débauche, où le Carnaval vire à l’orgie :

Devant nous, sur les pelouses, des couples se satisfaisaient brutalement, entourés d’autres qui frémissaient d’impatience en attendant que la place devînt libre. Près du bassin, des voyous se livraient cyniquement aux gestes les plus impudiques. Des hommes se jetaient à l’eau pour éteindre les ardeurs qui les brûlaient<sup>50</sup>.

La quête se termine au Louvre, où il se retrouve, hypnotisé par des yeux métalliques, à tripoter une momie en songeant à sa femme idéale.

### Les textes de Jarry

Pourquoi Jarry gagne-t-il à tant de reprises, alors qu’il ne fait pas encore partie de ces petits cercles littéraires ? Ses textes, qu’il a produit spécialement pour le concours, comme

---

<sup>46</sup> Maurice Lemerrier, « Les élections à Criqueville », *L’Écho de Paris littéraire illustré*, 20 novembre 1892, p. 2-3.

<sup>47</sup> Ajax, « Le Secret de l’Infidèle », *L’Écho de Paris littéraire illustré*, 12 février 1893, p. 2-3.

<sup>48</sup> Voir Alexandre Mercier, « Jules Méry », *La Plume*, n° 95, 1<sup>er</sup> avril 1893, p. 162-163 ; Alexandre Mercier fut également récompensé par deux fois au concours de *L’Écho de Paris*.

<sup>49</sup> Jules Méry, « La Vengeance de l’œuvre », *L’Écho de Paris littéraire illustré*, 5 mars 1893, p. 2.

<sup>50</sup> Victor Guilloux, « Nocturne », *L’Écho de Paris littéraire illustré*, 29 janvier 1893, p. 2-3.

l'attestent les dates de rédaction, se coulent parfaitement dans un certain moule, celui de ce symbolisme mou qui fait décrocher les prix. On retrouve dans « Châsse claire... », son premier envoi, la poésie nocturne, élégiaque, douce et vague des poésies de Barbusse ou Julia. Dans ce poème, couronné d'un demi-prix, le poète assiste à l'enterrement de sa bien-aimée et manque de chuter dans la fosse mortuaire ; Jarry ne risquait rien avec ce texte aux accents baudelairiens et aux allitérations outrées :

Rêve ! rêve et repose ! Écoute, bruit berceur,  
Voler vers le ciel vain les voix vagues des vierges.  
Elles n'ont point filé le linceul de leur sœur...  
Croissez, ô doigts de cire et blémissants des cierges,

Main maigrie et maudite où menace la mort !  
Ô Temps ! n'épanche plus l'urne des campanules  
En gouttes lourdes... Hors de la flamme qui mord  
Naît une nef noyée en des nuits noires, nulles ;

[...] C'est le bal de l'abîme où l'amour est sans fin ;  
Et la danse vous noie en sa houleuse alcôve.  
La bouche de la tombe encore ouverte a faim ;  
Mais ma main mince mord la mer de moire mauve...

Puis l'engourdissement délicieux des soirs  
Vient poser sur mon cou son bras fort ; et m'effleurent  
Les lents vols sur les murs lourds des longs voiles noirs...  
Seules les lampes d'or ouvrent leurs yeux qui pleurent<sup>51</sup>.

Avec les proses rythmées des « Lieds funèbres », qui décrochent un demi-pris de prose au concours de mai 1893, Jarry rentre dans la catégorie des textes sabbatiques du concours ; l'une des preuves les plus éclatantes de son conformisme formel est la comparaison de « L'incube » (troisième « Lied funèbre ») avec le poème « Vers la nuit », de Raymond Genaux, qui avait été primé en même temps que lui. Le poème de Genaux fut publié dans le même numéro que les « Lieds funèbres », le 25 juin 1893 :

Je suis tout seul ici dans la chambre déserte ;  
Sur le plancher ciré je vois des reflets nus,  
Il fait sombre, il fait froid, rien ne m'appartient plus,  
L'angoisse du dehors guette à la porte ouverte.

[...] L'ombre en deuil pend aux murs par brusques draperies  
Et les fenêtres font comme de grandes croix.

[...] Des pas dans l'ombre vague... on marche par ici...  
J'entends je ne sais quoi heurter dans les ténèbres,  
Je sens qu'on me regarde avec des yeux funèbres,

---

<sup>51</sup> Alfred Jarry, « Châsse claire où s'endort... », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 19 mars 1893, p. 2.

Et que la nuit, autour, doit regarder aussi...

Ne le savais-tu pas ? Un mort est dans la chambre<sup>52</sup>.

On retrouve dans le texte de Jarry les mêmes éléments, les mêmes images pour raconter une nuit d'effroi qui mène à la mort : une chambre solitaire ; une fenêtre en forme de croix flanquée de rideaux lugubres qui devient un œil par lequel la nuit observe dans la chambre ; des jeux de reflets ; un être vague qui bruit dans les ténèbres :

Vogue dans la coupe aux flots d'huile rose, sombre dans la coupe aux flots d'huile fauve, frémis dans la coupe aux flots de nuit noire, veilleuse, et deviens la lampe d'un mort!

[...] Écoutez! La Nuit froisse son manteau. Quelque chose vient crier sur la vitre. Rideaux inquiets, ébouriffez vite vos ailes de plume sur la vitre glauque.

[...] Et, Fenêtre, lève ta grande Croix sainte, cependant que grimpe et grince et grimace une grosse griffe.

Être horrible et vague, la nuit en fureur l'a vomi ainsi qu'une lourde vague qui glisse et déferle aux dalles d'un phare. La vitre frémit et son œil s'effare.

[...] Les ténèbres sont un filet rempli de monstres sans nom<sup>53</sup>.

L'ésotérisme de « L'opium », couronné au concours de juillet 1893, avec ses sorties en astral et ses décors oniriques, doit beaucoup aux contes de Schwob, que Jarry et Fargue admiraient : « Tu sais comme nous aimons tous Marcel Schwob, et comme son dernier "Roi au Masque d'or" d'une conception si large et religieuse nous a captivés — Et tous ses contes partiels, indépendamment de ses œuvres, comme ils constituent une synthèse artistique élevée<sup>54</sup> ». C'est Ubu, qui apparaît dans « Guignol » (demi-prix de prose au concours de mars 1893), qui détonne quelque peu dans cet ensemble ; mais on a pu le lire comme une satire, comme la quasi-totalité des textes théâtraux primés. C'est en tout cas ce texte qui fait la plus forte impression, et qui permettra à Jarry d'être invité aux séances de l'*Écho* ; dès cette époque, il a pu considérer le Maître des Phynances comme un outil pratique pour percer dans ce petit monde littéraire.

Jarry ne gagne donc pas ces prix sur un malentendu ou une mauvaise lecture : il faut plutôt considérer qu'il essaie avec ces textes d'intérioriser un certain nombre de règles de style, de choix thématiques qui lui permettent la reconnaissance d'un cercle précis. S'il gagne, c'est que ses envois entrent en adéquation avec ce mélange d'ésotérisme, d'érotisme léger et de symbolisme vague qui fleurit dans cette communauté littéraire. Si ces victoires de jeunesse n'ont pas le même retentissement que la création d'*Ubu Roi* au théâtre de l'Œuvre, elles sont toutes aussi importantes dans sa carrière littéraire : il y trouve une confirmation de sa voie, et surtout l'intégration dans un groupe, avec participation aux réunions du jury, banquets, voire... mariage. Il commence en effet à fréquenter une des filles de Mendès, comme nous l'apprend un Fargue exilé en Allemagne et jaloux comme pas deux qui veut des détails : « Dis-moi quelle est la fille de Mendès que tu connais ? J'en sais une par la sœur d'un ami de

---

<sup>52</sup> Raymond Genaux, « Vers la nuit », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 25 juin 1893, p. 2.

<sup>53</sup> Alfred Jarry, « L'incube », *L'Écho de Paris littéraire illustré*, 25 juin 1893, p. 2 .

<sup>54</sup> Léon-Paul Fargue, lettre à Alfred Jarry, 5 mai 1893, *L'Étoile-Absinthe*, n° 43-45, 1989, p. 20.

là-bas — son âge — prénom, — description — qualités, je te prie<sup>55</sup>. » Or on notera avec intérêt que parmi les lauréats du concours figurent deux futurs gendres de Catulle Mendès : Henri Barbusse, qui épousera Hélyonne, née en 1879 ; et Mario de La Tour Saint-Ygest, qui épousera Claudine, née en 1876<sup>56</sup>. Jarry aurait peut-être pu hériter de la troisième, Huguette, de deux ans son aînée ?

Lorsqu'il rappelle ses débuts littéraires dans *Albert Samain, souvenirs*, Jarry use d'un pluriel souvent interprété comme un « je » voilé : « Leurs hardiesses littéraires n'allaient pas jusqu'à rebuter le classique auditoire des banquets universitaires, ni le jury, de prestige plus imprimé, des concours de *L'Écho de Paris*<sup>57</sup>. » Mais Jarry désigne bien, en réalité, un groupe, cette petite communauté d'écrivains liés à *L'Écho de Paris* qui lui a permis de faire carrière dans les Lettres, et qui est le vrai prix de ces concours. Mais le consanguinisme a ses limites : le concours s'essouffle de plus en plus, les résultats tardent à être publiés, et l'on est obligé de rappeler dans les colonnes du journal aux membres du jury qu'ils sont censés se réunir<sup>58</sup>. On cesse finalement de faire sa publicité, et il meurt de lui-même, tous les lauréats n'ayant pas été publiés, sans même un avertissement dans le journal, après dix neuf mois d'existence.

#### **Annexe – Les lauréats des concours.**

Pr : prose ; po : poésie

AJAX : sept. 1892 (pr) ; déc. 1892 (pr)

AYMERIC, Robert : oct. 1892 (po)

BAGARY, A. : jan. 1893 (pr)

BARBIER, Antoine : nov. 1893 (po)

BARBUSSE, Henri : oct. 1892 (po) ; nov. 1892 (po, deux prix) ; janv. 1893 (po) ; fév. 1893 (pr) — appelé à devenir membre du jury

BARRUCAND, Victor : juil. 1893 (po)

BEAUFILS, Édouard : oct. 1893 (po)

BÉLIARD, Marcel : fév. 1894 (po)

BERNIS, Jacques : mars 1894 (pr)

CLERC, Georges : sept. 1892 (po)

CORTEGGIANI, Eugène : mars 1893 (pr)

CRÉVELIER, Jacques : déc. 1892 (po) ; fév. 1893 (po)

D'AILLAC, Rémy : juin 1893 (pr)

DE LA SALLE, Louis : nov. 1892 (po)

DE LAUTREC, Gabriel : nov. 1892 (pr) ; juin 1893 (po)

DE ROBERT, Louis : août 1893 (pr)

DE SAINT-YGEST, Mario : mai 1893 (po) ; juil. 1893 (po)

DENIER, Maurice : oct. 1892 (pr) ; avril 1893 (pr)

---

<sup>55</sup> Léon-Paul Fargue, lettre à Alfred Jarry, 5 mai 1893, *L'Étoile-Absinthe*, n° 43-45, 1989, p. 20.

<sup>56</sup> Filles de Catulle et Augusta Holmès. Voir Agnès de Noblet, *Un Univers d'artistes*, éd. cit., p. 161.

<sup>57</sup> Alfred Jarry, *Albert Samain, souvenirs*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 531-532.

<sup>58</sup> *L'Écho de Paris*, 4 octobre 1893.

DIDIER, Georges : oct. 1892 (pr) ; mai 1893 (pr) ; déc. 1893 (pr) — appelé à devenir membre du jury  
 E. L. L. : nov. 1892 (pr)  
 ELOY-VINCENT, A. : août 1893 (po)  
 FERRIER, Fernand : nov. 1893 (po) ; déc. 1893 (po) — appelé à devenir membre du jury ; janv 1894 (pr)  
 GASQUET, Joachim : fév. 1893 (pr)  
 GENAUX, Raymond : mars 1893 (pr) ; avril 1893 (po) ; mai 1893 (pr) ; oct. 1893 (po + pr)  
 GRAVEREAU, Germain : sept. 1892 (po)  
 GUILLOUX, Victor : déc. 1892 (pr)  
 JARRY, Alfred : fév. 1893 (po) ; mars 1893 (pr) ; mai 1893 (pr) ; juil. 1893 (pr)  
 JULIA, Édouard : déc. 1892 (po) ; janv. 1893 (pr) ; mars 1893 (po) ; mai 1893 (pr)  
 KREUTZBERGER, Maurice : juin 1893 (pr)  
 LABAT, Louis : mars 1894 (po)  
 LEMERCIER, Maurice : oct. 1892 (pr)  
 LENOUR, Henri : avril 1893 (pr)  
 LESCURE, Félix : avril 1893 (pr)  
 LÉZY, Armand : jan. 1894 (pr)  
 LIBÉRAT, Marc : sept. 1893 (po)  
 MALAIS, Pierre : sept. 1893 (po)  
 MARCEAU, Édouard : juil. 1893 (pr)  
 MAUCLAIR, Camille : jan. 1893 (pr)  
 MERCIER, Alexandre : nov. 1893 (pr) ; fév. 1894 (pr)  
 MÉRY, Jules : jan. 1893 (pr)  
 MISS AMÉLIE : août 1893 (pr)  
 NOEL, Eugène : jan. 1894 (po)  
 PARN, Francisque : fév. 1894 (pr)  
 PEJI, G. : sept. 1892 (pr)  
 PERRIN, Paul : sept. 1892 (pr)  
 PEYREFORT, Émile : déc. 1892 (po)  
 PILON, Edmond : juin 1893 (pr) ; nov. 1893 (pr) ; déc. 1893 (po)  
 ROLAND, Louis : mars 1893 (po) ; avril 1893 (po) ; mai 1893 (po) ; juin 1893 (pr) ; août 1893 (po)  
 ROVELLE, Paul : déc. 1893 (pr)  
 SABARIN, Louis : oct. 1892 (po)  
 SALOMÉ, René : jan. 1894 (po)  
 SANCHEZ, Tibulle : fév. 1894 (po)  
 SIMON, Lucien : déc. 1892 (pr) ; mars 1893 (pr)  
 STAX, Mario : avril 1893 (pr)  
 TÉTARD, Louis : jan. 1894 (pr)  
 VALANTIN, E. : déc. 1892 (pr)  
 VÉLY, Adrien : nov. 1892 (pr)  
 VIOLETTE, J. : fév. 1893 (pr)  
 WEBER, Jean : déc. 1892 (po)

WEGMANN, A. : oct. 1893 (pr)

WILLY : août 1893 (pr)

X (anonymes ou enveloppes perdues) : août 1893 (pr) ; déc. 1893 (po) ; jan. 1894 (po) ; fév.  
1894 (pr)